

ÉTATISME ET RELIGION (1^{ère} partie)...

Nous nous sommes efforcé, au premier chapitre de ce livre, de montrer que les sources de l'autorité de l'homme sur l'homme, qu'elles soient domestiques, politiques, sociales, économiques ou religieuses, et l'évolution qui conduit à l'appareil d'État, à ses institutions et à l'oppression exercée sur la population, sont en quelque sorte biologiques, conséquence avant tout de la poussée, du développement qui caractérisent la vie organique, qui dressent les uns contre les autres les espèces en expansion, et poussent les êtres à lutter pour leur subsistance. Mais cette loi de la vie, et ses conséquences inhérentes à la vie même, n'expliquent pas tout. L'espèce humaine a ceci de particulier que, comme l'écrivait Élisée Reclus, elle est «*la nature qui prend conscience d'elle-même*». Ou tout du moins une partie, supérieure, de la nature, dont les caractéristiques propres sont avant tout d'ordre psychologique. De façon qu'avec une sorte de prescience qui implique la naissance et le développement d'une pensée arrivée à un très haut degré, elle s'est affirmée sur les autres espèces au long des millénaires et a, en partie, fait sa propre histoire.

L'homme ne se résigne pas à n'être qu'un instrument des forces cosmiques qui président à sa destinée, ni «*un animal qui a un outil*», comme disait Franklin. D'abord faut-il qu'il ait l'idée de le faire cet outil, ensuite faut-il qu'il sache s'en servir. L'esprit précède la matérialité des faits. A mesure que l'homme s'est élevé au-dessus de l'instinct et qu'il est entré dans la sphère de ses facultés, la conscience, l'intelligence, la volonté créatrice ont joué dans sa vie un rôle grandissant et dominant qui lui permettait d'influencer son environnement et même d'en modifier les lois. Il a déterminé sa vie autant qu'il a été déterminé, en conditionnant, de façon presque illimitée, le milieu dont il était issu.

C'est en cela surtout qu'il accède à la plénitude, au développement des facultés que son passage dans la pré-humanité a fait naître en lui. La modification des lois de la vie, le besoin de savoir, de s'expliquer, de connaître naissent en lui. Il s'interroge sur ce qui l'entoure, et, lentement, il atteint, sans en avoir conscience, à un échelon supérieur d'où il s'élancera vers de nouvelles conquêtes; il apprendra d'abord à s'interroger sur tout ce qui se déroule devant ses yeux: les phénomènes atmosphériques qui l'assaillent, la succession des jours et des nuits qu'ingénument il croit pouvoir commander - et c'est là, déjà, une velléité autoritaire -, les tempêtes, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, l'alternance des saisons, l'existence d'êtres différents de lui, le soleil, la lune et ces points brillants qui tremblent dans le ciel, les animaux et les gens mystérieux qu'il voit dans ses rêves, et le mystère de la procréation, de la fièvre, de la maladie, de la mort, de la croissance des plantes, du langage des autres ethnies (1) que souvent l'incompréhension réciproque pousse à affronter..., tous ces faits et beaucoup d'autres éveillent chez nos prédécesseurs une insatiable curiosité.

Nous ne pouvons nous imaginer - ce serait pourtant passionnant! - les différentes phases du processus d'humanisation commencé d'après les calculs actuels des chercheurs (2) il y a environ trois millions d'années. Pendant ce processus, l'homme se dégagea lentement de sa gangue animale. Pourtant, nous devons faire un effort si nous voulons comprendre, avec le moins d'erreur possible, ce qui est essentiel à l'humanité. Il nous faut, si nous voulons approfondir certains problèmes, nous efforcer de

(1) On sait que le langage parlé (bien avant le langage écrit) remonte à l'homme de Neanderthal, il y a environ 30.000 ans. Auparavant les hommes de différentes ethnies, parvenus à des stades sans doute différents d'évolution, devaient s'exprimer par gestes et par cris. Et 30.000 ans, cela représente le centième de l'existence de l'homme, quel que soit le degré de son développement.

(2) Et peut-être de nouvelles recherches nous réservent-elles encore des surprises!

remonter à la période infrahumaine en laquelle s'élaborèrent les dons, les aptitudes que nous trouvons formés en nous à l'état présent, et parmi lesquels, au premier plan, la faculté de les multiplier, la possibilité, à la fois instinctive et réfléchie, de vouloir et de promouvoir l'expansion des forces vitales - mécaniques et pensantes, subjectives et cosmiques - qui agissent en nous, autour de nous, sur nous.

Comment toutes ces facultés se sont-elles formées? Comment expliquer la naissance de l'imagination, de l'observation, de la capacité de méditation, de déduction, de décision et de maîtrise de soi, d'acceptation et de refus? Quelles pauses, quelles accélérations se sont produites, quels brusques reculs, quels bonds en avant? Dans quelle mesure les progrès de la personnalité humaine ont-ils été constants et volontaires à conséquence du déterminisme aveugle, et de ce qui se passe dans l'infini sidéral?

Quand on réfléchit à cet ensemble de faits, il semble bien, en dernière analyse, que le hasard dont le mécanisme est insaisissable - sinon il ne serait pas le hasard - ou une intelligence de caractère panthéiste a imposé sa volonté, et on ne peut qu'éprouver une intense pitié pour ce pauvre bipède à la station verticale, condamné à vivre une aventure formidable, et qui, malgré ses erreurs, parvient à la réussir. On imagine ses tourments, ses interrogations précises et ses réponses incertaines, à son effort éperdu pour s'expliquer et connaître, chercher, découvrir, savoir, et qui l'obsède malgré la relativité des résultats auxquels il parvient.

Les philosophes optimistes auront beau construire des raisonnements couleur de rose: l'homme est né intégralement désarmé sur la planète. L'optimisme ne se justifie que si l'on mesure ce qu'il était à l'origine et ce qu'il est aujourd'hui. En tout cas, il fut d'abord une créature dont chaque pas en avant a été la conséquence d'expériences pénibles et d'échecs répétés qui, heureusement, ne l'ont pas découragé. A chaque fois qu'il subit des attaques extérieures de la nature - qu'il ne faut pas voir qu'avec des yeux de poète - il s'efforce d'abord, comme tous les êtres quels qu'ils soient, de s'en préserver. Mais les forces psychiques qui sont en lui et sa masse encéphalique en plein fonctionnement ne se contentent pas de ce réflexe primaire. Il continue de s'interroger sur la nature du tonnerre et de l'éclair, sur la cause du vent et du murmure de la rivière, sur sa propre image qu'il voit dans le reflet des eaux où il épie le poisson. Il individualise ce qui l'entoure, attribue aux objets une vie intérieure. Les pierres, les sources, les arbres, certaines plantes qui ont des pouvoirs magiques, certains animaux... L'homme est poète avant d'être savant; il vit par l'imagination et le rêve avant d'observer et de classer. Et de coexister avec ce monde infiniment divers où il y a des fleurs, mais aussi des fauves parfois gigantesques, il en arrive à imaginer des explications, des interprétations suscitées aussi par la crainte, à se courber devant le pouvoir mystérieux qui donne la vie, mais aussi la retire, qui anéantit, dans des catastrophes géologiques, et bouleverse tout, êtres et choses.

Pas à pas, au long de millions d'années, l'homme a, consciemment et inconsciemment, accumulé des observations, des expériences, des connaissances empiriques, des croyances, des erreurs qui l'ont fait aboutir à des conclusions, à des déductions où l'irrationnel l'a emporté - et l'emporte encore, de nos jours - chez des tribus africaines ou centre-américaines. Il a cru aux formules et aux signes ésotériques, aux incantations, aux esprits, aux gestes protecteurs, aux malédictions, aux objets sacrés, aux forces mystérieuses, aux opérations magiques... comme croient encore les sectateurs de toutes les religions, convaincus qu'il suffit d'une image, comme croient un Noir africain, un habitant des îles océaniques et tant de gens de race blanche pour qui des gris-gris, une amulette, un porte-bonheur, un chapelet protègent contre les maléfices, les malédictions et autres sortilèges.

Et nous pouvons qualifier de préreligieuse cette longue période de tâtonnements spirituels et intellectuels où l'homme, et auparavant le pré-homme, écrasé et comme envoûté par les forces qui l'environnaient, a lutté pour, d'une façon ou d'une autre, s'arracher à ce qui constituait la fatalité.

253 251

Mais simultanément, l'homme, ou le pré-homme, s'engageait sur un chemin d'où allaient sortir des éléments positifs et rationnels, nés de la vie même et dont la nature animée lui donnait aussi l'exemple. C'est celui de la sociabilité, clef de voûte de tout ce qui s'est fait de progressif sur la terre. La sociabilité est inhérente tant à l'homme qu'à l'animal. Dans son œuvre fondamentale (3), Kropotkine a montré que

(3) *L'Entraide, un facteur de l'évolution.*

la survie et le progrès des êtres s'expliquaient avant tout par l'instinct, les sentiments et les pratiques de sociabilité qui sont comme une loi biologique générale à l'intérieur des espèces, et en premier lieu de l'espèce humaine. Darwin avait déjà insisté - démentant d'avance ce qu'on allait appeler le «*darwinisme social*» - sur le rôle des instincts sociaux dans les colonies animales. Kropotkine va plus loin. Il montre que l'entraide, la sociabilité sont les facteurs prédominants qui ouvrent de nouvelles perspectives à l'humanité et qui lui ont permis non seulement de surmonter les difficultés auxquelles elle s'est heurtée, mais de poursuivre sa marche ascendante. En général, et quel que soit leur niveau de développement, les hommes ont vécu groupés. Les ethnies extrêmement rares qui n'ont pas su le faire - tels les habitants de certaines parties d'extrême Amérique du Sud ou du centre de l'Australie - en sont restées à un état de sous-humanité, ignorant même l'outillage le plus élémentaire, incapables de comprendre ce que les ethnies les plus évoluées pouvaient leur apporter.

En règle générale, le premier mode d'association humaine semble bien avoir été la horde qui se confond avec l'élevage des troupeaux que leurs gardiens suivaient dans leurs déplacements en quête de nourriture. Puis, quand les hommes purent devenir sédentaires, vint le clan exogamique (où les mariages à l'intérieur de chaque collectivité constituée étaient interdits), et qui supposait un autre clan le complétant, précisément pour rendre possibles les mariages et la continuation de la vie.

Mais le clan accuse d'autres caractéristiques. La principale est qu'avant tout il était communautaire. Pas de propriété individuelle des moyens d'existence. L'entraide était pratiquée pour la cueillette des baies, des racines, des végétaux divers; les produits de la chasse et de la pêche étaient à tous, on ignorait les divisions de la population en classes forcément opposées. Même communauté d'efforts pour la construction des huttes ou des pirogues, la fabrication d'outils ou de poteries (4). Les instincts, les coutumes, les comportements où dominait l'esprit de solidarité donnaient tout leur sens aux sentiments et à la pratique de l'aide mutuelle.

Gaston LEVAL.

(4) Les adeptes de l'économisme historique pourront argumenter, ici encore, que les faits économiques exerçaient une influence décisive. Mais un peu de réflexion fait penser que le besoin de contacts et de chaleur humaine, l'instinct, le sentiment de sociabilité exerçaient une influence probablement supérieure. On ne voit pas les hommes primitifs, les habitants des cavernes, vivant isolément, ne voyant dans les autres que des ennemis. La défense collective qu'imposaient les semblables-étrangers était un autre facteur non économique. Et de tout cela naissait une morale sociale que Kropotkine a dégagée dans son livre l'Éthique.